
M A N U S C R I T

VOLCAN

de Abel Neves

Traduit du portugais par Alexandra Moreira Da Silva

cote : POR13D972

Date/année d'écriture de la pièce : 2006
Date/année de traduction de la pièce : 2013

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Paris. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Une chaise longue. Deux chaises devant lesquelles se trouve une table basse en marbre. On dirait un autel. Derrière, au fond, entassés, quelques petits sacs en toile ensanglantés, et une étagère où sont posés plusieurs vieux bocaux en verre clair où priment le blanc, le vert et l'ambre. Ils sont remplis de liquides et de substances qui, de loin, ne sont pas identifiables. La lumière sur les bocaux est douce et scintillante. Un pingouin en peluche est posé sur la chaise longue.

Entre Valdette. Elle porte un tablier blanc, immaculé.

Par ici, s'il vous plaît, par ici. Ne faites pas attention. Le salon est comme il est... ne faites pas attention. *Elle attend que les deux personnages imaginaires s'installent et elle s'assied sur la chaise longue, à distance du pingouin. Un temps.* Vous avez mis du temps, mais merci d'être venus, c'est très gentil à vous. *Brève pause.* C'est fait, c'est fini, c'est réglé ! «Vous allez chez Valdette ». On vous a dit de venir et vous êtes venus... c'est ça, n'est-ce pas ?... Vous êtes venus observer ma façon d'être, c'est évident. Tout le reste, c'est la vie telle qu'elle est en dehors de moi, comme si je n'existais pas. Parfois, ça fait très mal. Je suis très sensible à la chaleur. Il y a des moments où je reste là, immobile, à regarder le tapis et... voyez-vous, c'est comme maintenant... elles sautent, et mes jambes se transforment en pâte de cacao jusqu'aux genoux. Vous ne sentez pas un picotement sur vos jambes, jusqu'au genou ? Comme un chatouillement, mais quand on les voit, c'est horrible ? Non ? C'est parce que vous portez un pantalon. *Brève pause.* Quand le temps est nuageux ou orageux, il y en a moins, je ne sais pas pourquoi, elles restent sur le tapis... on dirait qu'elles sont toutes mortes, peut-être que ça n'arrive qu'ici. Ça arrivait quand mon mari était là. On regardait le tapis, ensemble, et lui, il disait : « Valdette, elles ne bougent pas. La vie est un mystère, c'est bien vrai, non ? » Et moi, je répondais : «Oui.». Moi, je répondais presque toujours oui. J'avais pris l'habitude, pour ne pas le contrarier. Tout se transformait chez lui, lorsqu'il était contrarié, même son visage, il me regardait d'un air

tellement furieux que si je ne lui disais pas tout de suite oui, il écumait de rage, il s'en prenait à moi. Il adorait haïr. Il était exécration, répugnant, un porc. *Brève pause.* Tout est encore trop frais, c'est normal que je... que je ne... je n'aimerais pas vous donner une mauvaise impression. Notre maison, j'en ai hérité de ma mère. Je dis « notre » parce que lorsque nous avons décidé que ce serait notre maison, l'amour faisait encore des miracles. Nous nous sommes mariés. Une célébration intime, à l'église. À l'église, mais intime. À l'instant même, lorsque vous avez franchi le portail, avez-vous remarqué une cabane toute en verre, couverte de feuillage ? C'était là qu'il fabriquait les pots pour le ramassage... le ramassage. Il les faisait en bois de châtaignier, de chêne... des petits pots massifs... lisses... le tout fait à la main, de l'art... je l'ai aidé pour ça, oui... je les décorais entièrement de petits dessins. Mon mari aimait ce nom de... canopes. De l'arnaque ! *À l'un des personnages imaginaires.* Vous n'avez pas connu mon mari. Une perle. *Brève pause. Elle entend quelque chose à l'extérieur. Elle se lève. Elle dirige sa main vers le pingouin comme si elle allait le prendre, elle hésite, elle écoute attentivement et sort sans prendre le pingouin. Elle revient peu de temps après.* Je me suis consacrée à mon mari, qu'a-t-il fait pour me récompenser ? *Brève pause.* Personne ne le haïssait plus que moi, et pourtant je me suis occupée de lui jusqu'à la fin. Et à la fin... la récompense. Il pouvait encore tout faire. Il marchait, il fumait, il buvait, mais le reste, tout le reste... il a fait exprès pour me laisser dans cet enfer. *Brève pause.* Au début, ce qui se passait était tout à fait insignifiant. Il s'allongeait et il ruminait. C'est ainsi que tout a commencé. Après, sont venues les insomnies. Il a déraillé. Je lui disais : « arrête avec ça, les animaux ne sont pas tout dans la vie, occupe-toi plutôt de ton fils », mais lui, il amenait de plus en plus de chiens. Il les raflait partout, il prenait sa voiture et allait en ville, il allait à leur recherche dans les cours des restaurants, sur le quai, le long des rails du train, sur la route. Il y a des gens qui n'aiment les chiens que pendant un

enfant, il arrive et il dit : « Maman... On regarde la lune et puis on en a assez. On soupire, on baille même. On peut imaginer le poids de la lune, là-haut, qui flotte dans le mystère. On peut mettre la lune dans sa poche quand on dit qu'on met la lune dans sa poche. On ne peut pas mettre la lune dans sa poche, mais c'est exactement pour cette raison que je le fais. Si quelqu'un regarde le ciel, il ne la verra pas, il ne la verra pas parce qu'elle est dans ma poche. Mon pantalon est en laine et il supporte bien le poids de la lune. Je l'ai mise dans ma poche parce que j'en ai eu assez de la lune. Elle va rester ici, loin du ciel, jusqu'à ce que la police vienne me dire que ce n'est pas bien ce que je fais ou jusqu'à ce que les amoureux la réclament. Alors, j'ouvrirai ma poche et elle tombera. Je sais qu'on trouvera bizarre que la lune soit par terre, mais je n'y peux rien. Si, peut-être : avant d'ouvrir ma poche, j'irai jusqu'à la mer et là, oui, j'ouvrirai ma poche au-dessus de l'eau et la lune ira se baigner. Elle entrera dans la mer, elle en ressortira et elle retournera dans le ciel sans même avoir eu besoin d'un bateau. Ça se passera comme ça. J'en suis sûr. » *Brève pause.* Qu'est-ce qu'on peut dire, qu'est-ce qu'une mère peut dire après avoir entendu cela ? *Brève pause.* Mon fils est aveugle. *Brève pause.* J'ai raconté cette histoire à mon mari, et il a dit : « Nous avons un putain de surdoué dans la famille, voilà ! », il m'a dit d'enlever ma jupe et il s'est dirigé vers la salle de jeux. Je me suis mise à quatre-pattes. *Brève pause.* Je vous le raconte pour ne pas oublier... Quand on raconte, on se souvient mieux... Même si on raconte dans le désordre, en fonction de la pluie ou du beau temps. *Brève pause.* Cette manie des chiens lui est venue tout de suite après la naissance de mon petit garçon. Au lieu de souhaiter qu'il retrouve la vue, grâce à une opération miraculeuse, ou autre chose, il a voulu que notre fils meure, je le sais. Il ne me l'a jamais dit, mais je le savais. J'ai allumé le magnétoscope et je me suis mise à quatre-pattes – il fallait toujours qu'il regarde un film sur des bébés phoques qu'on tuait à coup de bâton... Rien de tel que le sang sur la neige

pour le faire bander. La lune était dans le ciel, on la voyait d'ici... De là-bas. Comme à chaque fois, il a enfermé le gamin dans la salle de jeux et moi, j'étais là, à quatre-pattes. C'est à ce moment-là – je m'en souviens bien à cause de la lune, elle était différente, je ne sais pas, c'était la lune de mon petit garçon – qu'il m'a demandé ce que je pensais de l'extermination. Il me prenait par derrière et en même temps il me demandait une saloperie pareille, pour une fois que ça me plaisait bien – parfois ça me plaisait bien – et lui qui me demandait... « Est-ce que tu peux comprendre que l'extermination est nécessaire à l'humanité ? » Ça me plaisait bien, je ne comprenais pas ce qu'il me disait, c'est vrai. D'ailleurs, je ne réfléchissais même pas. Je me souviens de la question parce que la lune était différente, il y avait l'histoire de mon fils, et cette question était une saloperie. L'extermination ? Quand il a fini – il finissait toujours très vite – je lui ai demandé à nouveau... L'extermination ? « Oui, l'extermination peut sauver l'humanité », a-t-il dit. Notre enfant avait huit ans. Mon mari s'intéressait aux chiens depuis huit ans, donc. Il s'y est intéressé tout de suite après la naissance de notre enfant... De mon enfant... Moi, je devais m'occuper de mon enfant, parce que qu'il faut s'occuper d'un enfant qui est aveugle, et lui, c'était les chiens. J'ai trouvé bizarre que mon mari ne me parle que de chiens alors qu'on venait d'apprendre le malheur de l'enfant, il me disait qu'il allait amener des chiens à la maison. « C'est bien, les chiens pour les aveugles », a-t-il dit. « C'est un bébé », ai-je-dit. « Comme ça, il s'habituera », a-t-il dit. Et moi : « Tu ne vas pas ramener des chiens à la maison ». Et lui : « Si, bien sûr ! ». Et moi : « Mais quel type de chien vas-tu ramener ? » Et lui : « Tous ceux que je voudrais ». Et moi : « Tu ne vas pas ramener ici ces chiens horribles qui peuvent tuer n'importe qui ! » Et lui : « Ça n'existe pas les chiens comme ça. Sauf si on les entraîne pour. » Et moi : « Je ne veux pas de chiens ! » Et lui : « Mais moi j'en veux ! » « Tu veux que je te raconte une histoire ? », lui ai-je dit. Il m'a regardée. Un homme se promenait

avec un chien. Il croise une amie qu'il ne voyait pas depuis longtemps. Il lui dit, très content, «Bonjour, mon amour !». Le chien attaque violemment la femme. Après, ils ont compris : l'ancien maître de la bête était un policier, il l'avait entraînée pour attaquer lorsqu'elle entendait le mot « amour ». C'est beau, non ? C'était dans le journal, je n'invente rien. *Brève pause.* Quand je pouvais, et pour m'éloigner des chiens, j'allais chercher des lucioles avec mon garçon, je lui expliquais comment étaient les lucioles, comment elles scintillaient, comment elles volaient dans le ciel, entre les feuilles, comment elles clignotaient. Mon mari ne savait pas parler à notre enfant, il ne voulait pas lui parler, mais avec la chaleur de l'alcool, il finissait par lui parler. Quand on mangeait, il ne disait pas un mot, et si on sortait pour se promener, il s'éloignait, il allait voir les chiens qu'il attachait toujours avec de longues chaînes. « Les chiens, il faut qu'ils soient attachés », disait-il. Au bout d'un moment, j'ai compris qu'il ne donnait pas à manger à tous les chiens. Il en laissait mourir certains ou alors il mettait du cyanure dans leur nourriture. S'il leur trouvait un défaut, il cessait de leur donner à manger. Il faut commencer par les chiens. C'est ce qu'il pensait, mon mari. Tout était simple avec mon mari, scandaleusement simple. Une personne normale, mon mari. Au début, je trouvais ça exécrable, après, non. Eh voilà... je me suis habituée, mais à un moment donné, cela m'a gênée de nouveau et j'ai voulu me débarrasser de tout ça, y compris de ce que pensais auparavant. Mon mari passait son temps enfermé dans la cabane à sélectionner les bêtes et à les torturer dans l'auberge. Il faisait des listes interminables où il décrivait les animaux, ce qu'ils faisaient, ne faisaient pas, l'état dans lequel ils étaient. Il ne demandait jamais des nouvelles de notre fils, il ne parlait presque pas, juste le nécessaire. J'ai commencé à avoir peur. Quand un chien mourait, il le ramenait ici, le posait sur cette petite table, le préparait. Il gardait les entrailles, et incinérât les carcasses. Les cendres, il les mettait dans des urnes funéraires. Il y a des